

L'ADOLESCENCE EN ALGERIE AUJOURD'HUI

Mohamed-Nadjib NINI

Maître de Conférence, Laboratoire d'Analyse des Processus Sociaux et Institutionnels, Département de Psychologie, Université Mentouri Constantine, Algérie.

Résumé : *Un algérien sur deux en Algérie a aujourd'hui moins de vingt ans. Cet état de chose fait que beaucoup de parents, bouleversés dans leur assurance normative et étique, se retrouvent confrontés à des jeunes gens et des jeunes filles qu'ils ne savent plus comment situer. Dans le mode d'organisation social et familial traditionnel l'individu accédait sans transition au statut d'adulte. Dans ce type de société l'individu était marié dès que l'aptitude à se reproduire se manifestait et se retrouvait de ce fait confronté à de nouvelles responsabilités et à un nouveau statut qui faisaient de lui un adulte sans discrimination d'âge. Aussi, l'adolescence telle que nous la connaissons aujourd'hui n'existait pas, ce qui explique sans doute l'inexistence d'un concept la désignant dans la langue parlée.*

INTRODUCTION

Tous les travaux sur l'adolescence s'accordent pour dire que cette période de la vie est largement tributaire des fluctuations sociales et culturelles et qu'elle serait en grande partie engendrée par les bouleversements que connaît le monde actuel. De ce fait, on

a parfaitement le droit de s'interroger sur le vécu de cette période que certains auteurs comme Erikson qualifient de crise dans un pays encore jeune mais aussi et surtout socialement et culturellement déstabilisé. Pour bien situer notre problématique, il nous faut donc prendre en compte le fait que d'un point de vue purement historique l'Algérie peut et doit être considérée comme un pays encore jeune, que le processus de développement enclenché au début des années 70, processus qui est allé en s'amplifiant notamment avec la nationalisation de la production pétrolière et gazière, n'est pas allé sans dommages pour l'équilibre encore fragile d'une société traumatisée par de longues années de guerre et caractérisée par une population essentiellement rurale et analphabète.

Il faut aussi savoir que cette rapide évolution ne s'est pas faite sans bouleverser certains équilibres dont les conséquences se sont surtout fait sentir au niveau des villes. En effet, si les campagnes ont été relativement épargnées, les villes ont été frappées de plein fouet par ces transformations massives. Les villes par leurs structures héritées du colonialisme n'arrivent plus à répondre à l'invasion dont elles sont l'objet, notamment sous l'effet de l'afflux massif d'un nombre considérable de ruraux appauvris par une politique de nationalisation et de collectivisation des terres et fuyant de ce fait les campagnes dans l'espoir d'une vie meilleure dans les villes, dont le prestige s'est trouvé par ailleurs accru par le fait de la création d'industries à leurs périphéries.

Cependant, l'infrastructure urbaine n'a pas suivi cet effort d'industrialisation, si bien que faute de logements adéquats pour abriter cette masse de ruraux déplacés, de véritables ghettos se sont constitués où s'entassent parfois des familles entières dans le dénuement infrastructurel le plus total. Par ailleurs, la reconversion de l'économie algérienne, son passage brutal d'une économie socialiste et planifiée à l'économie de marché n'a fait qu'aggraver la précarité de ce nouveau prolétariat. Ce passage en force à l'économie de marché et son corollaire la restructuration industrielle, la fermeture des entreprises économiques non viables ont démultiplié le problème du chômage et de l'exclusion sociale. Cette situation sociale explosive à plus d'un titre s'est trouvée par ailleurs largement exaspérée par l'apparition d'une violence qui a failli emporter ce qui

restait des institutions sociales et économiques. Le conflit de valeur et la perte des repères qui ont accompagné la violence de cette dernière décennie ont eut un impact autrement plus dévastateur sur le mode d'organisation **social** et familial. On peut même poser que l'évolution de certains **problèmes**, à la fois individuels et sociaux : violence, **anxiété**, **dépression**, symptômes psychopathologiques, maladies **psychosomatiques**, etc. est liée en Algérie aux incidences **psychologiques de la mutation sociale**.

La perte des repères, cette violence et ces mutations sociales ont fait **que les valeurs** et les règles qui avaient cours dans la société **traditionnelle** n'arrivent plus à apporter une réponse à ces problèmes **et c'est donc** de plus en plus fréquemment qu'on s'adresse à une **institution** dont l'évolution même est historiquement liée à l'évolution **de la société** dans son ensemble sous l'impulsion du modèle (ou des modèles) occidental (taux) en général, il s'agit de l'institution médicale.

La médicalisation des problèmes psychopathologiques répond du côté des institutions sociales en général (de la famille à l'État) à la nécessité de leur dénier une valeur sociale, laquelle interrogerait nécessairement le fonctionnement de ces institutions comme machines à fabriquer de la marginalité. Ces problèmes sont considérés comme étant ceux des individus eux-mêmes, et n'acquièrent une importance sociale que du fait de leurs répercussions éventuelles sur le coût socio-économique de la santé. Partant, les problèmes en question ne trouvent d'inscription sociale pour un sujet que comme symptôme à montrer et ne peuvent donner lieu qu'à une demande de réparation, réelle (biologique) ou imaginaire (restauration narcissique du moi). Ceci vaut bien sûr en particulier quand les symptômes ont une expression corporelle manifeste (troubles fonctionnels, maladies psychosomatiques) qui permet de centrer l'approche étiologique sur leur organicité évacuant de la sorte la dimension de leur prise en compte dans un réseau de sens.

De même, les réponses apportées aux problèmes de l'adolescent sont le plus souvent soutenues en Algérie par un discours médical qui déresponsabilise aussi bien le sujet (c'est du corps qu'il s'agit) que la société, alors même que la notion d'adolescent et la réalité de l'adolescence, inexistantes dans les structures sociales

traditionnelles sont le fait historique de ces récentes modifications sociales : allongement de la scolarité, report de l'entrée dans la vie active, report de l'âge du mariage induisant une dépendance économique et affective particulière à l'égard des parents, bien au-delà de l'âge de la puberté.

I / L'adolescence en Algérie aujourd'hui

Le fait social aujourd'hui en Algérie reste l'explosion démographique qui a prévalu pendant longtemps. En effet l'Algérie avait un taux de natalité qui la classait parmi les pays à forte natalité. La conséquence en est qu'aujourd'hui un algérien sur deux a moins de vingt ans. Cet état de chose fait que beaucoup de parents, bouleversés dans leur assurance normative et éthique, se retrouvent confrontés à des jeunes gens et des jeunes filles qu'ils ne savent plus comment situer. En effet, dans le mode d'organisation social et familial traditionnel l'individu accédait sans transition au statut d'adulte. Dans ce type de société l'individu était marié dès que l'aptitude à se reproduire se manifestait et se retrouvait de ce fait confronté à de nouvelles responsabilités et à un nouveau statut qui faisaient de lui un adulte sans discrimination d'âge. Aussi, l'adolescence telle que nous la connaissons aujourd'hui n'existait pas, ce qui explique sans doute l'inexistence d'un concept la désignant dans la langue parlée.

Mais il n'y a pas que le mariage pour permettre cette agrégation. En effet, l'obligation du jeûne pendant le mois de carême ainsi que l'obligation de la prière et ce dès la puberté, faisaient que l'individu n'était plus considéré comme un enfant. Cette reconnaissance par l'Islam de l'aptitude au jeûne et à la prière soumet ainsi le jeune nouvellement pubère aux mêmes obligations que les adultes.

La rapide évolution de la société algérienne au cours de ces dernières décennies a donc profondément transformé la famille algérienne, transformation qui se traduit le plus souvent par une démission quasi-totale dans la prise en charge de cet individu nouveau qui, il n'y a pas longtemps encore, n'existait pas : l'adolescent. En effet, si jusqu'à une certaine époque du moins les adultes avaient affaire à des congénères et de ce fait ne se posaient

pas d'autres questions que celles relatives à l'éducation des enfants, aujourd'hui, cette époque révolue, nous assistons de plus en plus à une démission des responsabilités et à un transfert de celles-ci sur ce que Boucebcı (1978) appelle «l'état père symbolisé par l'école» fondant tous leurs espoirs sur le rôle formateur de cette institution. Cependant, les énormes difficultés que rencontre l'institution scolaire : effectifs pléthoriques, maîtres débordés ou insuffisamment formés (...) font que l'école ne peut répondre à cette attente parentale, ce qui se traduit le plus souvent par une alarmante déperdition scolaire. Et, faute d'infrastructures d'accueil adéquates (centres de formation professionnelle, maisons de jeune, centres de loisirs ...), la majorité de ces jeunes se retrouve dans une situation, surtout en milieu urbain, marquée par le désœuvrement et l'oisiveté, avec souvent pour corollaire l'inadaptation sociale sous toutes ses formes».

Cet état de chose est aggravé encore plus par la crise du logement. En effet le surpeuplement des locaux est sans doute le fait le plus important dans ce domaine puisqu'il pousse les parents à accepter sinon à provoquer le désir des enfants d'aller jouer hors du foyer. Les tendances actuelles de l'urbanisme sont orientées vers la création d'ensembles architecturaux gigantesques dans lesquels des centaines de familles sont rassemblées. Le taux de peuplement élevé, l'étroitesse des pièces, la sonorité de la construction, tout concourt à rejeter les enfants hors de l'appartement familial. Il est ainsi facile sans pessimisme excessif d'imaginer ce que pareilles conditions de vie peuvent avoir pour conséquences. Nous avons par ailleurs pu constater au cours qu'une enquête menée au service des consultations externes du service de psychiatrie du C.H.U. de Constantine (Nini, 1985) les effets déstructurants de ce vide infrastructurel sur la personnalité des adolescents. Nous avons noté alors la forte propension de l'adolescent à utiliser le symptôme comme un message pour exprimer le désarroi dans lequel il est plongé.

Nous avons écrit à ce propos (Nini 2000, p. 454), que «ne sachant plus comment se situer dans une mouvance socioculturelle qui ne leur reconnaît aucun statut, certains adolescents utilisent volontiers le symptôme et la conversion somatique pour manifester leur existence. De ce fait, le corps peut devenir le lieu privilégié du conflit et l'expression somatique un message symbolique de l'impasse

vécue par ces sujets ... la société algérienne, dans son incapacité à prendre en charge la population adolescente dont elle méconnaît totalement les besoins est le plus souvent amenée à utiliser le traitement psychiatrique comme un éventuel moratoire». Si comme l'écrit Erikson (1972, p. 165) : «... notre société semble engagée dans un processus qui implique le traitement psychiatrique comme l'un des quelques moratoires admis pour les jeunes qui, sans cela seraient écrasés par la standardisation et la mécanisation», s'agissant du jeune algérien, et «à l'inverse de ce qui se passe en Occident, ce n'est pas la standardisation qui représenterait le plus grand danger, mais bien plutôt la diversité des modèles et les contradictions qui caractérisent les modèles véhiculés, l'indifférence et la non reconnaissance, à la fois de son statut et de ses besoins, qui risquent de le perdre d'avantage que n'importe quel traitement psychiatrique» (Nini, 2000, p. 454).

II / L'adolescence en Algérie est-elle une marginalisation ?

Si les facteurs de marginalisation sont à l'origine d'ordre ethnique, ceux-ci se généralisent aisément à toutes sortes de minorités, du migrant entre deux cultures, à tout individu à la frontière de deux systèmes : le vieillard, le clochard, celui qui souffre de dysharmonies ou de handicaps, ou encore ... l'adolescent, tous vivent la double contrainte de normes antinomiques, et connaissant un temps de mutation sociale (Coslin, 1996).

L'adolescence étant une période de transition, où le jeune n'est ni encore assez grand pour qu'on le considère en adulte, ni assez petit pour connaître les privilèges de l'enfance, il est de ce fait ainsi que le remarquait déjà Lewin (1951) dans une région de recouvrement du groupe des enfants et de celui des adultes, faisant partie des deux groupes mais, se situant à leur intersection, n'appartenant vraiment ni à l'un ni à l'autre. Ce qui fait de lui un marginal au sens plein du terme.

Si donc par son statut, l'adolescent est déjà un être marginal, ce processus de marginalisation se trouve mille fois renforcé s'agissant de l'adolescent algérien. En effet, nous avons vu combien la société algérienne peut être productrice de marginalité. Les mutations

importantes qu'elle connaît font que tous les repères traditionnels n'arrivent plus à se maintenir. Bousculée de toutes parts, elle cède de plus en plus le pas à un modernisme hybride à cheval entre tradition et modernité. Cela se traduit le plus souvent par une perte des repères familiaux, par une carence de l'autorité parentale face à des jeunes gens qui ne sont plus des enfants et qui, cependant, ne sont pas encore des adultes, compte tenu du fait qu'ils n'arrivent pas ou ne peuvent pas encore s'intégrer à la société des adultes. Et, faute de cadre approprié pour les assimiler, ces jeunes se retrouvent livrés à eux même dans un milieu qui n'est pas adapté à leurs besoins. De ce fait, «les jeunes en difficulté sont de plus en plus nombreux à être menacés par la précarité scolaire et professionnelle, de plus en plus nombreux à être vulnérables et fragiles, de plus en plus nombreux à vivre la rupture ou l'exclusion sociale, en un mot à être marginalisés.» (Rouag, 2002).

«Cependant, cette exclusion et cette marginalisation ne sont pas uniquement le fait de la famille ou de l'école, elles sont le résultat d'un réseau multiforme de facteurs qui relèvent tout aussi bien de l'économique, du social ou même du culturel. En effet, la famille, l'école, l'État, les médias, la police et même la religion peuvent concourir à freiner l'accès à la responsabilité sociale et à freiner l'accès à l'âge adulte». (Rouag, 2002). Et si comme nous le disions : le jeune algérien de par son statut est déjà un être marginal, ce processus de marginalisation se trouve ainsi mille fois renforcé et «les facteurs sociaux relevant normalement de logiques hétérogènes mettent le jeune à distance de l'échange social et de l'échange symbolique. C'est ainsi que l'individualisme accroît les tensions sociales et provoque des ruptures. Le statut et l'image des jeunes sont en pleine mutation. Le chômage, l'échec scolaire, l'insuffisance de qualification au sortir du système éducatif ou encore la précarité et la marginalisation les guettent. Exclus du travail, du savoir et de la culture, voire même de la maîtrise de leur propre corps, les jeunes sont confrontés à des registres de normativité qui, souvent, leur sont étrangers et qu'ils ne réussissent pas à reconfigurer dans leurs échanges. C'est la marginalité, la déviance, la délinquance, et ce, surtout dans ces quartiers urbains victimes de ce que Bourdieu

appelle la démission ou le retrait de l'État, et où les processus de socialisation sont de plus en plus fragiles». (Rouag, 2002)

La retraite anticipée, comme l'appelle Maud Manoni, à laquelle sont condamnés ces jeunes leur ôte leur raison de vivre. Et lorsqu'on ne se sent désiré ni dans sa vie intime, ni dans son existence sociale, on éprouve d'intenses sentiments de solitude et de désespoir propices à toutes sortes de récupérations. (Rouag, 2002)

En fait, ce sentiment de rejet et de mépris, cet intense sentiment de solitude et de désespoir propices à toutes sortes de récupérations, les jeunes algériens l'ont de tout temps ressenti. N'ont- t-ils pas de ce fait inventé tout un concept pour exprimer ce qu'ils ressentent, en l'occurrence le terme «Hogra». Le mépris qu'ils ressentent de la part de ceux qui doivent en principe les «confirmer» dans leurs choix. Et comme l'écrit Erikson: «si le jeune doit s'apercevoir que l'environnement tente de le dépouiller trop radicalement de toutes les formes d'expression (...) il pourrait résister avec la sauvage énergie rencontrée chez les animaux». C'est exactement ce qui s'est passé en Algérie en octobre 1988.

Cependant, il semble bien que ce formidable sursaut qui aurait dû être apprécié à sa juste valeur n'a jamais été réellement pris en considération. Au contraire, on a tout fait pour récupérer cet événement sans se soucier vraiment du message que ces jeunes ont voulu faire passer. Le refus de reconnaître les véritables enjeux qui ont déclenché ce mouvement a fait que ce formidable besoin de reconnaissance manifesté par ces jeunes en quête d'affirmation a été récupéré par d'autres prédateurs à l'affût du pouvoir qui ont su capitaliser ce besoin vital à leur avantage. Les conséquences de cette récupération nous les connaissons aujourd'hui, elles ont donné naissance à une violence qui a failli tout emporter, violence qui n'est en définitive rien d'autre que l'expression d'un désarroi profond et qui n'a d'égal que la violence qui déchire l'être dans ce qu'il a de plus vital, son sentiment d'identité nié par des choix politiques et culturels qui sont loin d'être l'expression de la majorité des algériens.

**III / L'adolescence en Algérie : crise d'identité juvénile
ou crise d'identité sociale ?**

Tout jeune dans sa quête identitaire a besoin de stabilité, mais surtout de modèles qui vaillent la peine d'être imités, des modèles forts et sécurisants car dans cette période de crise qu'il traverse l'adolescent a besoin comme le dit Erikson d'être «confirmé par ses maîtres et inspiré par des "modes de vie" qui en vaillent la peine» Erikson ajoute par ailleurs que : «dans leur quête d'un nouveau sentiment de continuité et d'unité vécue (sameness) qui doit inclure désormais la maturité sexuelle (...) ils (les adolescents) ont besoin avant tout d'un moratoire (...) qui est une période de délai accordé à quelqu'un qui n'est pas encore prêt à faire face à une obligation ou imposé à celui qui aurait besoin de prendre son temps». En un mot ils ont besoin d' «un délai pour des engagements d'adultes» (1972, pp. 133-135).

Ce délai, ce moratoire dont parle Erikson si nécessaire au jeune individu pour se préparer aux engagements d'adultes, existe-t-il seulement chez nous ? Et les modes de vie que présente la société d'aujourd'hui au jeune sont-ils satisfaisants ?

Comme on vient de le voir, notre société déboussolée par trente ans de règne sans partage sous l'égide d'un parti unique et d'une pensée unique et dans sa course folle vers le progrès qui est loin d'être le progrès de tous, cette société malheureusement n'a fait que produire de la marginalité et susciter des haines. Quant à l'adolescent, il est le dernier des soucis et des préoccupations des promoteurs de cette société sans avenir. Dans tout cela à quel type de moratoire peut prétendre l'adolescent algérien ? Il faudrait d'abord qu'il soit reconnu comme tel et qu'on lui accorde un minimum d'intérêt. Or il se trouve que le jeune algérien est aujourd'hui seul, livré à lui-même dans un vide social non institutionnalisé. Il est incompris dans une société elle-même en crise, baignant dans une mouvance de modèles contradictoires qui ne peuvent qu'aggraver son angoisse et son désarroi. Que reste-t-il alors à cette population juvénile en panne d'idéal ? Dans ce vide social qui caractérise le quotidien de ces jeunes, que leur reste-t-il à investir ?

En l'absence de réalités concrètes viables et en l'absence de perspectives offertes, il ne reste plus à l'adolescent beaucoup de choix pour s'exprimer et pour affirmer son identité et si en guise de moratoire certains adolescents, pris dans les contradictions d'une culture qui se cherche à cheval entre tradition et modernité ont choisi pour ainsi dire la conversion somatique des conflits comme la modalité expressive la plus économique en ce sens qu'elle déculpabilise le sujet qui continue à faire avec sa culture et ses contradictions, certains autres, dans leurs difficultés adaptatives, ont choisi un autre mode d'expression exprimant ouvertement leur agressivité à l'égard de cette culture qui a failli dans sa mission socialisatrice (Nini, 1987). Chez ces jeunes au lieu que l'agressivité générée par les frustrations multiformes auxquelles ils sont confrontés ne soit retournée sur le corps, celle-ci a plutôt été canalisée vers l'extérieur prenant pour objet la culture, cette culture qui a failli dans sa mission socialisatrice parce que ambivalente, mais surtout incohérente dans la mesure où elle n'a jamais clairement défini l'identité réelle de cet algérien dont il est question ou si elle l'a fait ça n'a jamais été fait en référence à une culture d'origine, mais plutôt en fonction de certains besoins qui n'ont rien de culturel mais qui obéissent à des considérations qui ne tiennent nullement compte ni du bien être de cette population, ni de son authenticité. L'échec de ces assignations culturelles et identitaires est aujourd'hui avéré. Le déchirement que connaît l'Algérie depuis plus d'une décennie ne relève certainement pas d'une simple crise économique, le mal est bien plus profond, car si certains adolescents se sont contentés de stigmatiser cette société et cette culture ambivalente, certains autres sont allés bien au delà de cette simple agressivité verbale, récupérés qu'ils sont par ceux qui ont su leur promettre une société meilleure. L'échec de la culture qui a toujours prévalu en Algérie depuis l'indépendance à nos jours est donc patent. Cet échec a été clairement annoncé un certain octobre 1988 et c'est parce qu'on n'a jamais voulu croire ce jour là que cet échec est définitivement consommé qu'on en est là aujourd'hui, que des Algériens tuent d'autres Algériens au nom de principes et au nom d'une identité qui n'ont jamais été clairement définis et qui ont surtout montré leur manque d'enracinement social.

Nous pouvons lire à propos de ce besoin de manifester sa rage de vivre par la violence chez Pirlot citant Vaneigem (2001, p. 21) que : «les poussées de violence d'une certaine jeunesse sont un refus du sacrifice de soi que demande une société dominée par l'échange généralisé sans institution paternelle pour l'ordonner, et la rage de vivre pourrait bien prendre parfois le chemin de la rage de détruire». De ce point de vue, nous pouvons dire avec Pirlot (ibid., p. 37) que : «victimes de l'exclusion, ces jeunes utilisent la violence pour sortir de leur état de victime et se faire reconnaître de ceux qui ainsi les nient».

De manière générale à propos du recours à la violence comme modalité d'affirmation de soi, nous pouvons aussi lire chez Pirlot (ibid., p. 13), qu'en fait, «celle-ci (la violence) fait partie de la vie : elle est affirmation d'une existence en même temps qu'une défense de sa cohésion interne (...). Aucun de nous ne peut se développer sans un minimum de violence ne serait-ce celle de dire non à l'autre ... dès l'âge de deux ans». Pirlot ajoute page 16 : «Il y a une nécessaire violence comme celle de l'affirmation de soi et de son territoire, ou de la résistance à l'abus de pouvoir de l'autre. La violence fait donc partie de la vie, de l'Eros dans ce qu'il a de plus puissant». A côté de cette violence de l'être, l'Eros, il y a une autre violence nous dit Pirlot (ibid., p. 19), c'est «la violence du désespoir qui vient du tréfonds de la vie pour défendre l'auto-conservation de l'individu ou de son psychisme. Salutaire violence qui, remontant de la détresse la plus noire, nous fait retrouver les voies de la vie au moment où nous pensions parfois l'avoir perdue».

Cette violence renvoie selon Pirlot (ibid.) «au déni d'existence ou de parole de tel ou tel être, au déni de penser, au viol des limites du Self en tant qu'espace propre de l'individu (le for intérieur), à l'effraction de l'espace privé constitutif de l'identité d'un sujet et donc de la non reconnaissance de l'altérité (...)». De ce point de vue, la violence peut naître dans les cas où l'identité et l'individualité se sentent menacées, elle pourrait être qualifiée de violence du désespoir, d'énergie du désespoir. Cette affirmation rejoint tout à fait le point de vue d'Erikson déjà cité, pour qui : «si un jeune doit s'apercevoir que l'environnement tente de le dépouiller trop radicalement de toutes les formes d'expression qui lui permettent de développer et d'intégrer l'étape suivante, il pourrait résister avec la

sauvage énergie rencontrée chez les animaux qui subitement sont contraints de défendre leur vie».

La violence n'est en fin de compte qu'une réaction à la négation de soi. Face à ce déni d'existence, certains adolescents comme nous l'avons vu n'ont d'autres recours que le retournement de la violence sur soi. Dans l'incapacité de verbaliser leurs difficultés, il ne leur reste que le symptôme psychiatrique comme modalité d'être et la psychiatisation comme moratoire. Certains autres, dans leurs difficultés adaptatives expriment ouvertement leur agressivité à l'égard de cette culture qui a failli dans sa mission socialisatrice. Ainsi, chez ces jeunes au lieu que cette agressivité ne soit retournée sur le corps, elle est plutôt projetée à l'extérieur et va prendre pour objet la culture, cette culture qui a failli dans sa mission parce que ambivalente, mais surtout incohérente dans la mesure où elle n'a jamais clairement défini l'identité réelle de cet algérien dont il est question.

CONCLUSION

Compte tenu des mutations que connaît l'Algérie : industrialisation massive, technocratisation mal maîtrisée, citadinisation anarchique, explosion démographique, introduction de schémas de vie nouveaux en totale rupture avec les modèles traditionnels, le mode d'organisation de la société et de la famille traditionnelle a pour ainsi dire volé en éclat donnant naissance à un ersatz d'organisation sociale, une organisation hybride étirée jusqu'à la limite de la caricature entre tradition et modernité générant toute sorte d'inadaptations mettant ainsi les parents et les responsables sociaux devant une réalité nouvelle à laquelle ils ne sont pas encore préparés, réalité représentée par l'apparition de ce phénomène nouveau qui est l'adolescence et qui, comme nous venons de le voir, il n'y a pas longtemps encore n'existait pas.

Cet état de choses a fait que toutes les institutions : de la famille à l'état en passant par l'école se sont trouvées débordées et incapables de répondre adéquatement aux besoins de cette population juvénile qui s'est retrouvée livrée à elle-même dans un vide social propice à toutes sortes de récupérations. Si pour certains

adolescents le blocage est tel que seul le retour sur le corps du conflit vécu est pour ainsi dire la seule manière de réagir et si chez cette population le symptôme psychiatrique est de fait le seul moratoire qui leur est accessible, certains autres et ils sont nombreux, même s'ils vivent avec acuité les difficultés inhérentes à leur âge, même s'ils stigmatisent cette société qui leur laisse très peu de place pour s'exprimer, arrivent malgré tout à élaborer un discours cohérent sur leur identité, sur ce qu'ils sont et sur ce qu'ils veulent être. En effet, nous avons pu constater dans une recherche sur les structures identitaires chez l'adolescent algérien (Nini, 1997), que malgré les difficultés d'adaptation, malgré l'absence de perspectives il y a une identité qui est quand même en train de se faire, une identité qui a su s'affranchir des influences nocives d'une société malade. Rappelons à ce propos cette formidable promesse d'espoir traduite par l'expression «je suis jeune», expression qui revient dans les définitions de soi de la majorité des sujets que nous avons interrogés, expression que nous avons qualifiée de «stratégie intégrative» et qui permet à nos jeunes sujets de se définir, d'être quelqu'un, en un mot d'avoir une identité propre sans avoir nullement besoin de faire référence à une quelconque identité attribuée, stratégie qui signe bien à nos yeux l'échec patent des identités assignées par décret. A propos de cette possibilité de manoeuvre que possèdent encore les adolescents d'«être» malgré tout, possibilité de manoeuvre que nous avons qualifiée de «stratégie intégrative», on peut dire avec Coslin (op.cit., p. 34) que cette stratégie n'est rendue possible que parce que justement «l'adolescent tout comme l'être humain en général n'est pas un individu normé mais un sujet normatif qui choisit et crée ses propres normes, d'où l'importance des processus d'autonomisation et donc de négociation et d'interpellation des règles (...). De ce fait négociant leur identité et leur autonomie, les adolescents remettent en question les rapports préétablis et s'engagent dans une reconstruction sociale de négociations...». C'est donc cette capacité d'être normatif, stratégie de rupture exprimée par le rejet du monde des adultes et manifestée notamment par cette expression porteuse d'espoir : «je suis jeune» qui est à la fois rupture d'avec le monde des adultes et négociation de nouveaux rapports impliquant dorénavant pour le monde des

adultes la prise en compte de cette nouvelle entité sociale avec laquelle il va falloir dorénavant négocier.

BIBLIOGRAPHIE

BOUCEBCI, M. (1978), *Psychiatrie, Société et Développement*, Alger, SNED.

COSLIN, P. G. (1996), *Les adolescents devant les déviances*, Paris, P.U.F.

ERIKSON, E. H. (1972), *Adolescence et crise, la quête de l'identité*, Paris, Flammarion.

NINI, M. N. (2000), L'adolescence en Algérie ou la question de l'identité, *Bulletin de Psychologie*, Tome 53 (4), Juillet-Août, pp. 451-457.

NINI, M. N. (1997), Contribution à l'étude des structures identitaires chez l'adolescent algérien à travers le test genèse des perceptions de soi de R. L'Ecuyer, *Thèse de Doctorat*, Université Paris 8.

NINI, M. N. (1987), La violence de l'identité, *congrès magrébin de psychologie*, Oran.

NINI, M. N. (1985), L'adolescent algérien face à l'institution psychiatrique, prise en charge médicale et approche psychologique du symptôme, étude de douze cas d'adolescents en consultation externe, *Thèse de magister*, Constantine.

PIRLOT, P. (2001), *Violences et souffrances à l'adolescence, Psychopathologie, psychanalyse et anthropologie culturelle*, l'Harmattan.

ROUAG, A. (2002), Préambule Séminaire «Les jeunes en difficultés», Actes du Séminaire du LAPSI, Constantine.